

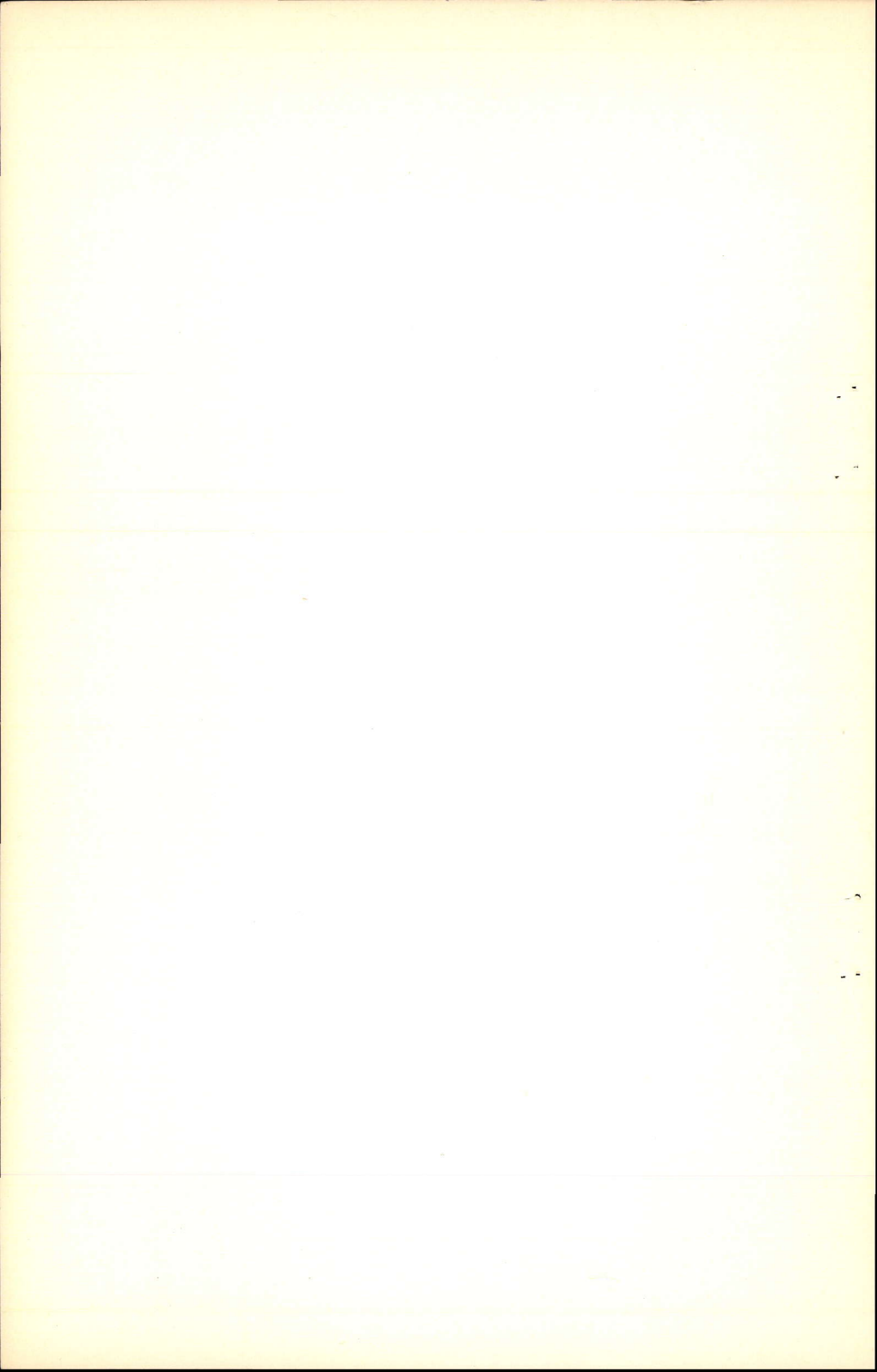
LE TEMPS ET LA DURÉE
DANS LA LITTÉRATURE
AU MOYEN ÂGE ET À LA RENAISSANCE

Actes du colloque organisé
par le
Centre de Recherche sur la Littérature du Moyen Âge
et de la Renaissance de l'Université de Reims
(Novembre 1984)

publiés sous la direction d'Yvonne BELLENGER

*Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres
et de l'Université de Reims*

A.-G. NIZET
PARIS



Franz BIERLAIRE

(Université de Liège, Institut d'Histoire
de la Renaissance et de la Réforme)

Pour une étude du temps chez Érasme

à Monsieur Jean-Pierre Massaut

Érasme date-t-il ses lettres, et comment ? Note-t-il le jour, le mois, le millésime ? Date-t-il à la manière romaine ? A la manière chrétienne ou médiévale ? Quel style utilise-t-il ? Sa façon de dater dépend-elle de l'identité de son correspondant ? De quand date la date de chaque lettre ? Telles étaient les questions que je me posais, lorsque j'ai été invité à participer à ce colloque, et que je continue à me poser, car une telle enquête, qui ne peut être systématique, demande du temps, un temps qui m'a d'autant plus manqué que, dans la foulée, j'ai été amené à me poser d'autres questions sur le temps d'Érasme, sur Érasme et le temps. C'est ce questionnaire que l'on trouvera ici, prélude à un programme de recherches lancé à l'Université de Liège et qui amènera ceux qui auront le temps de le réaliser à lire toute l'œuvre d'Érasme, car il faut, je crois, tout lire, en commençant bien sûr par la correspondance.

quel

Érasme ne date pas toutes ses lettres ; il suit tantôt l'usage romain, tantôt l'usage chrétien. Il lui arrive même de renvoyer aux calendes grecques, auxquelles il consacre d'ailleurs un de ses *Adages*. Il utilise le plus souvent le style de l'Incarnation, mais il recourt parfois au style de Pâques, notamment lorsqu'il

écrit à un correspondant français, en se trompant dans certains cas¹. Il date souvent ses lettres longtemps après les avoir écrites, non lorsqu'il les envoie, mais lorsqu'il les publie, et en commettant des erreurs manifestes. Les lettres d'Érasme publiées par ses soins ne sont jamais classées selon l'ordre chronologique, au grand dam des lecteurs, qui n'hésitent pas à se plaindre, mais en vain².

Érasme et le temps, ce n'est pas seulement l'épistolier peu soucieux de la chronologie, c'est aussi — et l'un ne va pas sans l'autre — Érasme autobiographe. Quel crédit accorder aux données chronologiques éparées dans son œuvre et dans sa correspondance ? Quand est-il né ? Le sait-il lui-même ? On ne peut guère, à l'aide des renseignements qu'il donne, retracer son itinéraire précis et surtout dater avec certitude les étapes importantes de son enfance et de sa jeunesse. Comment se fait-il que les allusions à son propre passé, à son âge, à tel ou tel épisode de sa vie soient si discordantes ? Ne sait-il pas ou ne veut-il pas que l'on sache ? Quand il écrit : *Simile quiddam accidit Daventriae me puero*³, sans doute sait-il, mais nous pas ! Que tirer de notations comme celle-là, après les avoir toutes rassemblées — ce qui est loin d'être fait !

Le temps d'Érasme, c'est aussi bien sûr, son époque. Comment la juge-t-il ? Que pense-t-il de son présent ? Comment voit-il le passé ? En 1517, il croyait à la naissance d'un siècle d'or, mais il dut rapidement déchanter, à cause de Luther, des guerres, des attaques de ses adversaires. L'âge d'or restera néanmoins un de ses thèmes familiers⁴ : Érasme continuera à espérer — sans illusion — le rétablissement de la pitié, de la paix, des belles-lettres. Sans jamais employer le mot « renaissance », il évoque volontiers le réveil de la culture, de l'éloquence qui, après avoir été longtemps ensevelie, a ressuscité en Italie, grâce à Pétrarque, puis au nord des Alpes, beaucoup plus tard⁵. On peut suivre, dans les premiers volumes de sa correspondance, les progrès lents, incertains, du renouveau culturel dans les Pays-Bas du Nord.

Comme tous les humanistes, Érasme voit le passé en termes de rupture, non en termes de continuité, et il y aurait une belle étude à faire sur la vision érasmiennne du Moyen Âge, à partir — bien sûr — des *Antibarbari*, mais aussi de tous les

textes où Érasme parle des Pères de l'Eglise, des théologiens scolastiques, de la naissance des ordres mendiants, etc. L'humaniste qu'il est parle évidemment davantage de l'Antiquité que du Moyen Age, mais où place-t-il la coupure entre les deux périodes ? Une lecture attentive du *Ciceronianus*, où il passe en revue tous les auteurs latins et même néo-latins, devrait apporter des éléments de réponse à cette question.

Érasme est en tout cas bien conscient que la république des lettres dont il rêve ne sera plus la république de Cicéron. L'Antiquité n'est pas pour lui une sorte de Belle au bois dormant se réveillant après un millénaire dans les bras d'un chevalier humaniste : « Quelle que soit la direction vers laquelle je tourne mon regard, je ne vois que du changement, je suis sur une autre scène, je vois une autre pièce ; bien plus, je suis dans un autre monde . » Le changement est particulièrement sensible dans le domaine des langues : « Jadis, une bonne partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie mineure parlait le latin et le grec. Combien de langues barbares ne sont-elles pas nées de la langue latine⁶ ? » Et ce qui caractérise ces langues modernes, c'est qu'elles changent constamment. Les langues anciennes aussi ont évolué dans l'Antiquité, car toutes choses sont instables, fragiles. La vision qu'Érasme a de l'histoire pourrait être résumée par l'expression d'« évolution destructrice » : « La tendance spontanée, représentée par le *vulgus*, est vers la corruption, la dégénérescence et la mort ; pour lutter contre ce mouvement est requis de la part d'une élite un effort continu, sans cesse repris, de maintien et de restauration⁷. » Ce que dit J. Chomarat d'Érasme historien des langues anciennes vaut également pour l'historien de l'Eglise et du monachisme : le temps constitue une sorte de maladie dont il faut guérir, en retournant à un passé abandonné. Remonter le courant du temps, c'est notamment, pour ce qui est des langues anciennes, ramener à la lumière des mots qui paraissent rudes et archaïques, parce qu'ils ont été peu employés : un usage répété leur rendra leur éclat et leur caractère familier⁸. C'est aussi éditer, traduire, annoter, paraphraser les auteurs de l'Antiquité, faire vivre et revivre ces maîtres muets, mais combien éloquents, en conversant avec eux — rechercher en somme un dialogue dans lequel s'abolirait le temps.

L'histoire, c'est le temps. Érasme historien, c'est Érasme autobiographe, mais aussi biographe. Qu'il évoque sa propre vie ou celle de saint Jérôme, d'Origène, de Thomas More, de John Colet, de Jean Vitrier, Érasme fournit peu de repères chronologiques. Si des dates apparaissent ici et là, c'est presque incidemment. Érasme ne découpe pas en tranches chronologiques la vie de ses maîtres ou de ses amis, il cherche plutôt à dégager le sens profond de leur existence. La chronologie n'est pas pour lui une science auxiliaire de l'histoire ; c'est l'histoire elle-même qui est science auxiliaire — de la morale.

Le temps d'Érasme, c'est aussi son emploi du temps. Érasme déteste perdre son temps, et s'il abhorre la vie de cour, c'est justement parce qu'elle dévore son temps. Il affirme souvent qu'il n'a pas de temps à perdre ou qu'il est écrasé de travail, ce qui revient à peu près au même. Pratique-t-il l'*otium* cher à Pétrarque ? Sans doute, mais le « loisir » n'est jamais pour lui qu'un intermède destiné à lui donner des forces pour reprendre le travail : la détente n'existe qu'en fonction du travail !

Érasme travaille énormément et, malgré ses infirmités, réelles ou supposées, il possède une puissance de travail exceptionnelle, mais aussi une faculté d'improvisation étonnante. Il est, par nature, *extemporalis*⁹ ; il peut parler et surtout écrire en fonction du temps, des circonstances, c'est-à-dire réagir immédiatement, en primaire, comme disait Pierre Mesnard¹⁰ : répondre à Luther sur le marbre, rédiger trois colloques en une journée, écrire vingt lettres par jour. Il sait aussi prendre son temps, laisser faire le temps : que n'a-t-il retardé le moment de prendre la plume contre Luther ! Érasme n'est pas un agité, mais un impatient : on peut en juger par ses réactions lorsqu'il attend des nouvelles de ses familiers partis en mission¹¹. Possède-t-il des instruments de mesure du temps ? Sans doute, bien qu'on n'en trouve aucune trace dans ses testaments et même dans les portraits qu'ont fait de lui les plus grands peintres de l'époque.

Est-il sensible à la fuite du temps, au rythme des saisons ? A la seconde question, la réponse est, me semble-t-il, négative : Érasme n'est pas un visuel, et il fait plus volontiers allusion au Carême — « l'époque où chôment les bouchers »¹² —

qu'au retour du printemps. A la première question, par contre, la réponse est positive : le sentiment de la brièveté de la vie, la mélancolie que donnent le passé révolu et la jeunesse tôt enfuie reviennent souvent dans son œuvre, notamment dans son *Carmen Alpestre*, écrit à trente-sept ans. On rapprochera toutefois ce poème de jeunesse sur la vieillesse du *Senile colloquium*, composé dix-huit ans plus tard, et des nombreuses lettres où il parle de ses infirmités : Érasme est jeune quand il se sent bien, et la vieillesse n'est pas nécessairement un naufrage, une déchéance¹³.

Mais qu'est la vie terrestre en comparaison de celle où la mort fait passer le véritable épicurien ? Nous voici arrivés à ce que j'appellerai le temps du chrétien selon Érasme — le temps théologique voire même eschatologique. La vie du chrétien est *meditatio mortis*, *meditatio beatae vitae futurae*, *meditatio beatae immortalitatis* : la Présence n'est pas dans le présent ! Comme on ne naît pas homme, mais qu'on le devient, on ne naît pas chrétien : la véritable naissance, la nouvelle naissance (*renascentia*), c'est le baptême, qui est une promesse, un devenir, un programme de vie plaçant le chrétien entre parenthèses, entre un déjà et un pas encore, car seule l'éternité est le temps de la vérité et du réel. La vie sur terre est le *tempus acceptabile* (2 Cor. 6, 2), l'éternité le *tempus ultimum*, le *saeculum christianum*, le repos auprès de celui qui est hors du temps, « qui est hier et aujourd'hui et le même pour les siècles ». L'homme n'est qu'une bulle, comparé à Dieu, et la vie humaine un *interim*, si l'on anticipe l'éternité à venir¹⁴. Jacques Chomarat a fait un relevé rapide des adverbes de ~~lieu~~ utilisés dans les *Paraphrases du Nouveau Testament* : *nondum* (« ne ...pas encore ») est le plus souvent cité alors que *non jam* (« ne ...plus ») n'a pas de fréquence notable. L'expression *ad tempus* est également très fréquente : « pour un temps, provisoirement ». Le chrétien doit reculer *ad tempus*, temporiser, compter sur le temps, ne pas le voir d'avance du point de vue de l'avenir, comme une étape provisoire¹⁵.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur l'emploi par Érasme des adverbes de ~~lieu~~ : *paulatim*, *olim* et surtout *statim*, qui apparaît dans le titre du *De pueris* et qui revient si

s'enfermer dans le présent,
mais replacer celui-ci dans sa perspective et

temps I-1

temps I-1

souvent sous sa plume dans ses ouvrages pédagogiques : *Adages*, *Apophthegmes*, *Parabola*, *Colloques*, etc., dont un dépouillement systématique s'impose. « Jamais tu n'admettras, lit-on dans la conclusion du *De pueris*, que ton petit garçon laisse passer, je ne dirai pas sept ans, mais pas même trois jours, au cours desquels il pourrait, même avec un faible profit, soit se préparer à la culture, soit être instruit¹⁶. » Aussi l'éducation doit-elle commencer le plus tôt possible, à l'aube de la vie et à la pointe du jour, car le temps perdu ne se rattrape jamais et « l'Aurore est l'amie des Muses ». L'enfant modèle de la *Confabulatio pia* est *perparcus temporis* ; il donne aux lecteurs des *Colloques* des conseils sur la façon d'employer leur temps. C'est une véritable pédagogie du temps qu'Érasme propose dans cet ouvrage¹⁷ et dans tous ceux qu'il a consacrés à l'éducation des enfants. Il y a un temps pour chaque apprentissage : la lecture, la grammaire, la rhétorique, la prononciation, la civilité, l'art d'écrire les lettres, la piété même, celle de l'enfant n'étant pas celle de l'adulte, car il faut tenir compte de l'âge, et faire chaque chose en son temps. Aussi y aurait-il une étude à faire sur les âges de la vie selon Érasme et sur les mots par lesquels il les désigne : *infantulus*, *infans*, *puer*, *iuvēnis*, *adolescens*, *adolescentulus*, etc.

Le temps chez Érasme, c'est aussi ce que j'appellerai le temps grammatical et le temps rhétorique. Quel(s) temps utilise de préférence l'admirable conteur, l'épistolier fécond qu'est Érasme ? Que dit-il de l'accommodation au temps dans le discours dans le *De copia* et dans l'*Ecclesiastes*¹⁸ ?

Je terminerai par deux questions, en partie résolues. Quels rapports — positifs et négatifs — Érasme entretient-il avec l'art du temps par excellence, c'est-à-dire la musique¹⁹ ? Et s'il parle encore aux hommes aujourd'hui, n'est-ce pas parce qu'il a compris — avant et mieux que d'autres — que l'imprimerie augmentait la portée de sa parole dans l'espace et surtout dans le temps ? « Ce que moi j'écris sera éternel »²⁰, disait-il dès 1500. Le temps d'Érasme commence à peine.

l'écriture

NOTES

1. P.S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, t. IX, p. 121-122, n° 2427 : « iuxta vestram supputationem ».
2. L.-E. HALKIN, *Erasmus ex Erasmo*, Érasme éditeur de sa correspondance, p. 142 et p. 153, Aubel, 1983.
3. *Colloquia*, dans *Opera omnia*, t. I-3, p. 442, l. 122-123, Amsterdam, 1972.
4. P.G. BIETENHOLZ, *History and Biography in the Work of Erasmus of Rotterdam*, p. 31-34. Genève, 1966.
5. *Ciceronianus*, dans *Opera omnia*, t. I-2, p. 661, l. 14-18, Amsterdam, 1971.
6. F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Église au XVI^e siècle*, p. 66, Liège et Paris, 1978.
7. J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, t. I, p. 103-106, Paris, 1981.
8. F. BIERLAIRE, *op. cit.*, p. 65.
9. P.S. ALLEN, *Opus epistolarum...*, t. IX, p. 207 (n° 3043, l. 35-38). Cf. F. BIERLAIRE, *op. cit.*, p. 100-101.
10. P. MESNARD, *Le caractère d'Érasme*, dans *Colloquium Erasmianum*, p. 327-332, Mons, 1968.
11. On trouvera de nombreux exemples dans F. BIERLAIRE, *La familia d'Érasme*, Paris, 1968.
12. *Colloquia*, dans *Opera omnia*, t. I-3, p. 442, l. 122-123.
13. Le *Senile colloquium* date de mars 1524 : *Colloquia*, dans *Opera omnia*, t. I-3, p. 375-388. Sur le *Carmen Alpestre*, voir J.-C. MARGOLIN, *Le « Chant Alpestre » d'Érasme : poème sur la vieillesse*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 27, p. 37-79, Genève, 1965. — Voir aussi J. CHOMARAT, *op. cit.*, t. I, p. 72-73.
14. Sur ce sujet, voir notamment J.-P. MASSAUT, *Humanisme et spiritualité chez Érasme*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. VII, col. 1006-1028, Paris, 1969. — J. CHOMARAT, *op. cit.*, t. I, p. 708-709.
15. J. CHOMARAT, *op. cit.*, t. I, p. 657-658.
16. *De pueris*, dans *Opera omnia*, t. I-2, p. 78, l. 19-27.
17. *Colloquia*, dans *Opera omnia*, t. I-3, p. 69-70 (*De ratione studii... epistola protreptica*) ; p. 637-642 (*Diluculum*). p. 174 (*Confabulatio pia*) ;
18. On nous permettra de renvoyer, une fois de plus, à J. CHOMARAT, *op. cit.*, t. II, p. 1112 et *passim*.
19. J.-C. MARGOLIN, *Érasme et la musique*, Paris, 1965.
20. P.S. ALLEN, *Opus epistolarum...*, t. I, p. 326 (n° 139, l. 36-39).

